EDITH THOMAS

Les "Pétroleuses"

LA SUITE DES TEMPS

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

INTRODUCTION

Une étude sur les femmes de la Commune ne procède pas d'un choix arbitraire : elle découle de la nature des choses.

Sans doute n'y a-t-il qu'une seule histoire, où se trouve entraîné tout le genre humain. Mais cette histoire est presque exclusivement l'œuvre des hommes. D'après les résultats, ce n'est pas là leur faire un compliment. Les femmes, en tout cas, n'y figurent guère que comme comparses ou comme victimes.

Le « féminisme » ou plutôt « l'humanisme féminin », dont le féminisme n'est que l'avatar pour le XIXe siècle, est aujourd'hui considéré comme dépassé. C'est là un moyen d'escamoter les problèmes qu'il posait, et qui sont encore bien loin d'être résolus. Il suffit pour s'en assurer de voir la composition des comités directeurs des partis politiques, des conseils ministériels, des réunions de l'O.N.U. Malgré les proclamations concernant l'égalité politique et sociale des hommes et des femmes, cette égalité demeure, le plus souvent, illusoire. Mais c'est déjà un résultat appréciable que d'en avoir admis le principe. Il y a un siècle, cela eût passé pour une sottise et un scandale.

Cette histoire de la moitié de l'espèce humaine s'est donc déroulée, le plus souvent, en marge de l'Histoire et soulève des questions qui lui sont propres. En France, de Christine de Pisan à Louise Labé, de Marguerite de Valois à Marie de Gournay, de Mme du Châtelet à Mme de Coicy, d'Olympe de Gouges à Mme de Staël, on en suit sans cesse le fil secret : toutes ces femmes réclament que les femmes soient considérées comme des êtres humains. A partir de 1830, les Saint-Simoniens, Fourier et ses disciples, Cabet, Marx, posent le

problème en même temps que celui du prolétariat : il s'agit de la libération de l'humanité tout entière, quelle que soit la forme de servitude où elle a été jusqu'alors encerclée. Claire Demar, Flora Tristan, Pauline Roland, Jeanne Deroin, Daniel Stern, George Sand, tant d'autres, discutent passionnément des conditions de cette libération : enseignement, métier, mariage, capacité juridique, droits politiques, etc.

Si l'on avait déjà vu les femmes participer aux grandes journées de la Révolution de 1789, on les voit davantage se mêler à la Révolution de 1848, dont elles attendent la reconnaissance de leurs droits. Mais les hommes de 48, pas plus que leurs « grands ancêtres » de 1789, ne se montrent disposés à les leur accorder. Le feu reprend en 1871, à l'occasion de la Commune.

Or, cette histoire des femmes, considérée comme une branche de l'histoire sociale, est, en général, tenue pour négligeable. Pour les historiens « sérieux », elle ne mérite pas d'être prise plus au sérieux que n'importe quel « ouvrage de dame ». Des historiens de la Commune écrivaient récemment : « Il y aura, et c'est inévitable, des manifestations féministes, qui seront le fait de la petite bourgeoisie. Elles seront peut-être les plus tapageuses, mais l'essentiel n'est point là. Il est dans le fait que les ouvrières de la Commune ont secoué l'illusion selon laquelle l'émancipation de leur sexe se produirait en marge de la lutte des classes. » Or, cette émancipation n'est point une illusion. Les femmes qui accèdent aujourd'hui à des professions intellectuelles (professeurs d'université, médecins, ingénieurs), aussi bien dans les pays capitalistes que dans les pays socialistes, qui gagnent leur vie sans médiateur, amant ou mari, qui se trouvent en prise directe sur la société, sont infiniment plus « libres » que n'auraient osé l'espérer leurs aïeules. La libération de la femme ne se confond donc pas nécessairement avec celle du prolétariat. Elles ne marchent pas du même pas. Que des historiens marxistes rejoignent ainsi la plupart des historiens bourgeois, prouve seulement qu'ils sont aussi empêtrés que leurs confrères dans les préjugés masculins, encore qu'il s'agisse plutôt chez eux de tactique politique.

Les autres estiment traditionnellement que la question ne se pose pas davantage. Les femmes ne présentent d'intérêt que dans leurs relations amoureuses, c'est-à-dire qu'elles

Extrait de la publication

*ne comptent que comme objet. Les histoires d'alcôve restent toujours des best-sellers. M*me *de Pompadour, M*me *du Barry n'ont pas fini de faire parler d'elles et de ressortir périodiquement, accommodées au goût du jour. M*me *de Staël intéresse plus par ses amants que par la lutte qu'elle mena contre Napoléon. Flora Tristan ou Pauline Roland n'intéressent personne.*

Il faut donc convenir que l'histoire des mouvements de femmes va à contre-courant et qu'elle réunit tout le monde contre elle. Aussi, plus encore que dans d'autres domaines, les grandes et vagues synthèses ont-elles précédé les études précises, nécessairement limitées, qui auraient permis de les échafauder avec quelque certitude. Je n'ai d'autre ambition que de déblayer un peu un terrain encore couvert de broussailles, de poursuivre un travail d'analyse, afin que l'on puisse, par la suite, tenter de véritables synthèses, qu'il est impossible de faire dans l'état actuel de nos connaissances. Bref, de chercher à établir quelques modestes vérités. Des études sur les femmes de 1848, sur Pauline Roland, sur George Sand, m'ont menée logiquement à la Commune.

La participation des femmes à la Révolution de 1871 a frappé par son importance tous les contemporains. J'en citerai quelques-uns à la barre pour me justifier d'avoir entrepris ce travail.

Maxime du Camp : « Le sexe faible fit parler de lui lors de ces temps exécrables, et pour faire suite au Mérite des Femmes, *on pourrait écrire un livre curieux :* Du rôle des femmes pendant la Commune. *Le récit de leurs sottises devrait tenter le talent d'un moraliste ou d'un aliéniste. Elles avaient lancé bien autre chose que leur bonnet pardessus les moulins ; elles ne s'arrêtèrent pas à si mince détail et tout le reste du costume y passa. Elles mirent leur âme à nu et l'on fut stupéfait de la quantité de perversité naturelle que l'on y découvrit. Celles qui se donnèrent à la Commune — et elles furent nombreuses — n'eurent qu'une seule ambition : s'élever au-dessus de l'homme en exagérant ses vices. C'était là un idéal qu'elles surent atteindre. Elles furent mauvaises et lâches... Elles étaient toutes là, s'agitant et piaillant, les pensionnaires de Saint-Lazare en vacances, les natives de la petite Pologne et de la grande Bohême, les marchandes de modes à la tripe de Caen, les couturières*

Extrait de la publication

pour messieurs, les chemisières pour hommes, les institutrices pour étudiants majeurs, les bonnes pour tout faire, les vestales du temple de Mercure et les vierges de Lourcine. Ce qu'il y avait de profondément comique, c'est que ces évadées du dispensaire parlaient volontiers de Jeanne d'Arc et ne dédaignèrent pas de se comparer à elle... Aux derniers jours toutes ces viragos belliqueuses tinrent derrière les barricades plus longtemps que les hommes... On en arrêta beaucoup, les mains noires de poudre, l'épaule meurtrie par le recul du fusil, tout émues encore de la surexcitation des batailles... [1] »

De Dauban, profondément réactionnaire lui aussi : « Les femmes étaient comme les hommes : ardentes, implacables, enragées. Jamais elles ne se sont montrées en si grand nombre comme en ce temps-là, bravant le péril, défiant la mort. Elles pansaient les horribles blessures faites par la mitraille, par l'obus et les balles cylindriques ; elles accouraient auprès de ceux qui, sous l'impression de tortures inouïes, hurlaient, sanglotaient, mugissaient de rage ; puis, la vue pleine de sang, l'oreille remplie de ces cris sortis des dernières fibres vivantes de la chair, elles prenaient résolument le chassepot et couraient aux mêmes blessures, et à la même agonie... Et quelle intrépidité sur les barricades, et quelle férocité dans le combat, et quel sang-froid, le long du mur, en face du peloton d'exécution [2]. »

D'Alexandre Dumas fils, ce mot de la fin : « Nous ne dirons rien de leurs femelles par respect pour les femmes à qui elles ressemblent quand elles sont mortes [3]. »

De l'autre côté, Benoît Malon : « Un fait important entre tous qu'a mis en lumière la révolution de Paris, c'est l'entrée des femmes dans la politique. Sous la pression des circonstances, par la diffusion des idées socialistes, par la propagande des clubs... elles ont senti que le concours de la femme est indispensable au triomphe de la Révolution sociale arrivée à sa période de combat ; que la femme et le prolétaire, ces derniers opprimés de l'ordre ancien, ne peuvent espérer leur affranchissement qu'en s'unissant fortement contre

1. *Les Convulsions de Paris*, t. II, pp. 86-90.
2. *Le Fond de la Société*, p. 21.
3. *Lettres sur les choses de ce jour.*

toutes les forces du passé. Elles se rappelaient d'autre part que les femmes de Paris remplirent une des plus belles pages de la Révolution de 1789, les 5 et 6 octobre, et beaucoup d'autres. Elles se mirent avec passion au service de la Révolution communale... On les trouvait toujours en nombre imposant dans les actions collectives et beaucoup se dévouèrent particulièrement à la cause révolutionnaire. Un certain nombre d'héroïnes faisaient crânement et modestement le coup de feu aux avant-postes, quelques-unes sous l'uniforme de garde national. On ne comptait plus les cantinières qui se signalaient. Une dizaine avaient été tuées et les survivantes n'étaient pas moins braves [1]. »

De Lissagaray : « Cette femme qui salue et accompagne, c'est la vaillante et vraie Parisienne. L'immonde androgyne née des fanges impériales a suivi sa clientèle à Versailles, ou exploite l'armée prussienne de Saint-Denis. Celle qui tient le pavé maintenant, c'est la femme forte, dévouée, tragique, sachant mourir comme elle aime, de ce pur et généreux filon qui, depuis 89, court vivace dans les profondeurs populaires. La compagne de travail veut aussi s'associer à la mort. « Si la nation française ne se composait que de femmes, quelle terrible nation ce serait », écrivait le correspondant du Times... *Elle ne retient pas son homme, au contraire, le pousse à la bataille, lui porte aux tranchées le linge et la soupe, comme elle faisait aux chantiers. Beaucoup ne veulent pas revenir, prennent le fusil* [2]... »

De Marx enfin : « Les cocottes avaient retrouvé la piste de leurs protecteurs, qui s'étaient terrés, les hommes de la famille, de la religion et surtout de la propriété. A leur place, les vraies femmes de Paris avaient reparu à la surface, héroïques, nobles et dévouées, comme les femmes de l'Antiquité. » Et encore : « Les femmes de Paris, joyeusement donnent leur vie sur les barricades et sur le lieu de l'exécution. Qu'est-ce que cela prouve? Eh bien, que le démon de la Commune les a changées en Mégères et en Hécates [3]. »

On pourrait multiplier les témoignages. Ce serait, je crois, inutile. Que les détracteurs de la Commune traitent les

1. *La Troisième Défaite du Prolétariat français*, p. 272.
2. *Histoire de la Commune de 1871*, p. 209.
3. *La Guerre Civile en France, 1871*, pp. 88 et 98.

femmes, qui y participèrent, de « femelles » et de « viragos », que les partisans de la Commune exaltent ces « pures héroïnes », peu importe. De ces opinions contradictoires se dégage un fait certain : la participation importante, massive, extraordinaire, des femmes à la Commune. L'enquête parlementaire sur l'insurrection du 18 mars le confirme d'ailleurs officiellement : mille cinquante et une femmes furent déférées aux Conseils de guerre. D'autres, dont on ignorera toujours le nombre, furent tuées sur les barricades et dans les grands massacres de la semaine de mai.

Quelles furent ces femmes? Que firent-elles? Que voulaient-elles? Que pensaient-elles? Les « pétroleuses » furent-elles un mythe ou une réalité? Autant de questions qui se posent à l'historien.

Les documents qui permettent de retracer l'histoire — ici, outre les journaux et les mémoires, les dossiers des Conseils de guerre aux Archives du Ministère de la Guerre, les dossiers de grâce aux Archives Nationales — restent des papiers morts, sans signification, tant qu'ils ne sont pas choisis, critiqués, interprétés, organisés par l'historien qui les met en œuvre. Dans cette confrontation apparaît forcément sa personnalité. Certes, la méthode historique est une science, et une science rigoureuse. Mais l'objectivité est un leurre, surtout quand il s'agit de périodes proches et qui touchent à des problèmes toujours brûlants. Le regard que l'on pose sur la Commune est différent selon qu'on la considère comme la révolte d'un peuple exaspéré justement par la défaite et l'injustice sociale, ou comme une entreprise de subversion criminelle contre l'ordre établi. Dans le premier cas, on aura tendance à considérer les femmes et les hommes de la Commune comme de purs et sympathiques héros ; dans le second cas, comme des criminels de droit commun.

Nous tenterons d'éviter ce naïf manichéisme. La Commune, malgré ses erreurs et ses fautes, incarne un moment important de l'histoire révolutionnaire, du devenir de la justice. Mais la cause de la justice n'est pas défendue par des enfants de chœur et des rosières.

Je ne crois pas, non plus, qu'un historien puisse parler de choses dont il n'a pas fait lui-même l'expérience, comprendre des faits qui lui sont totalement étrangers. Sans doute faut-il

Extrait de la publication

se méfier, en histoire, des analogies. Rien ne s'y répète jamais exactement. Mais Mathiez constatait que ce qui lui avait permis de comprendre la légalité des tribunaux révolutionnaires, c'était d'avoir assisté à des tribunaux militaires, pendant la guerre de 1914-1918. Élevé dans une période de tranquillité sociale relative, cet historien « bourgeois » n'aurait pu, sans cette expérience, comprendre les impératifs d'une justice d'exception.

Ce qui me permet peut-être de comprendre les femmes de la Commune, c'est d'avoir participé dans la Résistance au comité directeur de l'Union des Femmes Françaises, d'avoir rédigé leurs tracts, d'avoir préparé avec elles les manifestations des femmes contre le gouvernement de Vichy et l'occupant nazi; les barricades de 1944 répondent aux barricades de 1871.

Mais si l'historien a le droit d'être passionné et d'être, en tant qu'homme, en tant que femme, engagé dans son temps, cette passion ne doit, en aucun cas, l'autoriser à passer sous silence les documents gênants, ni lui masquer la vérité qui, comme Janus, a toujours deux visages.

Un mot encore sur le titre. Le terme de « pétroleuses[1] *» fut inventé en 1871 pour dénommer les femmes qu'on accusait d'avoir incendié Paris. Je l'emploie dans un sens beaucoup plus large. Il s'agit de toutes les femmes qui ont été mêlées au mouvement révolutionnaire de 1871; ce n'est nullement péjoratif.*

1. Robert (P.), *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, t. V. « Pétroleur, euse, n. (1871, dér. de pétroler). Personne qui incendie au pétrole. V. brûleur, incendiaire. Rem. Ne se dit guère qu'au féminin. Les pétroleuses de la Commune. « C'était une étrange créature. Ses mèches grises, échevelées, lui donnaient dans les meetings une allure de pétroleuse. » Martin du Gard, *Thib.*, t. VI, p. 238. — « Il savait ce qu'était une pétroleuse : il avait vu cent fois cette image du *Monde illustré* de 1871 où deux femmes accroupies, la nuit, près d'un soupirail, allumaient une espèce de feu. Des mèches dépassaient leur bonnet de femme du peuple. » Mauriac, *Le Sagouin*, p. 49. »

Extrait de la publication

Extrait de la publication

I

Les femmes sous le Second Empire

Extrait de la publication

Au bal de l'Opéra, les courtisanes de haute volée, les Marguerite Bellanger, Blanche d'Antigny, Cora Pearl, la Païva, tant d'autres moins célèbres, valsent aux bras des hommes du jour. Vêtues de soie, de broderies, de dentelles, de fourrures, les dames aux camélias tiennent le haut du pavé. La crinoline est à la mode et devient un symbole. Une robe dite « à la Béguine », en dentelle de Chantilly et en cachemire de l'Inde, comporte 250 mètres d'étoffe et coûte 10.000 francs[1]. Au jeu de la Bourse, des fortunes s'échafaudent et sont croquées le lendemain. Un luxe de parvenu, une dépravation sans grandeur, un mauvais goût certain, marquent l'apogée d'une classe dont le mot de Guizot, plus que jamais, reste la devise : « Enrichissez-vous. » Il paraît que le conseil complet, c'est : « Enrichissez-vous par le travail et par l'épargne. » Soit. Dans ce cas, il s'agit encore du travail des autres. Jamais l'argent n'a été aussi à la mode et n'a autant tenu lieu de tout.

Deux classes donc, et très marquées : les riches et les pauvres. Cela s'inscrit aux yeux de tous dans les pierres même et dans l'asphalte de la cité. Jetant bas le vieux Paris, le baron Haussmann a tracé de grandes voies nouvelles, que des charges de cavalerie peuvent balayer aisément du nord au sud, de l'ouest à l'est. Ainsi plus de barricades. On ne verra plus s'élever ces citadelles du pauvre qui, en 1830, en 1848, en 1851, ont causé tant d'ennuis au pouvoir. Les maisons ne se partagent plus, comme au

1. Vanier (Henriette), *La mode et ses métiers*, p. 194.

XVIIIe siècle, perpendiculairement entre les bourgeois et les artisans. Les ouvriers sont refoulés vers le nord et l'est de Paris, à Belleville, à Ménilmontant et, au-delà des fortifications, vers les banlieues qui naissent dans la laideur de l'anarchie industrielle (ce qu'on appelle la liberté).

Le long des nouvelles voies s'élèvent les immeubles cossus des grandes familles de la banque et des affaires.

Deux mondes différents qui se haïssent et se craignent; s'ignorent au mieux.

C'est que la condition ouvrière ne s'est guère améliorée depuis 1830. Les salaires demeurent au-dessous du niveau qui permet à l'homme de mener une vie humaine. Encore faut-il faire une distinction dans le prolétariat lui-même : les femmes y sont surexploitées. A Lyon et dans le Nord, les femmes travaillent dans les manufactures, où leurs salaires sont relativement élevés : 3 fr. 50 pour une tisseuse, 3 ou 4 francs pour une ourdisseuse. Mais la plupart des femmes ne peuvent gagner leur vie qu'à des travaux d'aiguille qui font la réputation mondiale de Paris. Ces chefs-d'œuvre ne leur donnent guère de quoi vivre. Si certaines ouvrières (les couturières pour tailleur par exemple) arrivent à gagner 4 fr. 50, d'autres ne touchent pas plus de 50 centimes. Le gain moyen des couturières est de 1 fr. 70, des brodeuses 1 fr. 71, des modistes 1 fr. 98. Une lingère de luxe peut atteindre 5 ou 6 francs mais la plupart ne reçoivent guère que 2 francs ou 2 fr. 50, pour des journées de onze heures. Sur 112.000 ouvrières, 60.000 sont employées dans la couture, 6.000 fabriquent des fleurs artificielles dont la vogue fut si grande sous l'Empire : « Les plus habiles sont de véritables artistes qui étudient avec amour les fleurs naturelles et les reproduisent avec plus de fidélité que les meilleurs peintres [1]. » J'ai encore, dans des cartons, des fuchsias, des roses et des feuilles de lierre, que mon arrière-grand-mère fabriquait sous le Second Empire, et qui sont, dans leur genre, des chefs-d'œuvre. Les « véritables artistes » gagnent 3 francs pour onze heures de ce travail.

Le Journal des Demoiselles attire l'attention des jeunes filles de la bourgeoisie sur le sort de leurs sœurs

1. Simon (Jules), *L'Ouvrière*, p. 212.

Extrait de la publication

malheureuses : « Parmi les pauvres filles qui manient l'aiguille, il y a une échelle de gain qui de 5 francs décroît jusqu'à 15 centimes par jour. Il faut prendre une moyenne qui est de 2 francs gagnés dans une journée de treize heures... et encore faut-il défalquer sur cette somme le fil ou la soie que l'ouvrière emploie [1]. »

Le très paternaliste Jules Simon établit comme suit le budget d'une ouvrière, qui vit seule sur le pavé de Paris : Si elle est très habile, elle gagne 2 francs par jour, dont il faut défalquer les dimanches, les jours fériés et la morte-saison, qui est très importante dans les métiers de mode. Le gain d'une ouvrière s'élève donc à 500 francs par an environ, si elle n'a pas un jour de maladie. D'abord, il faut se loger. Depuis le percement des grandes voies d'Haussmann, de nombreux logements ouvriers ont été détruits. Pour un cabinet mansardé au sixième étage, il faut compter 100 à 120 francs sur la rive gauche, 150 francs sur la rive droite; pour une chambre 20, 30 ou 40 francs de plus. En 1851, des enquêteurs signalent une femme « ensevelie plutôt que logée dans un trou de cinq pieds de profondeur sur trois de largeur »; une autre qui, pour respirer, avait dû casser le carreau de sa lucarne. Jules Simon compte 115 fr. 50 pour l'habillement. Pour le chauffage, le charbonnier garnit une chaufferette avec du charbon et de la cendre, pour 5 centimes. L'éclairage, c'est une mèche trempée dans l'huile : il faut compter 10 centimes d'huile pour trois heures. Trente-six francs, donc, pour le chauffage et l'éclairage. Trente-six francs pour le blanchissage. Soit 287 fr. 50. Il reste 215 fr. 50 pour la nourriture, c'est-à-dire 59 centimes par jour. C'est suffisant pour ne pas mourir de faim. Beaucoup d'ouvrières ne se nourrissent que de pain et de lait. Si une maladie survient, il n'y a aucun moyen de payer le médecin et les médicaments. Un grand nombre d'ouvrières ne gagnent même pas 2 francs par jour [2].

Aux lingères, aux couturières, les couvents font une grande concurrence. Car la main-d'œuvre des ouvroirs ne

1. Vanier (Henriette), *op. cit.*, p. 219 : *Journal des Demoiselles*, février 1865.
2. Simon (Jules), *op. cit.*

Extrait de la publication

coûte pas cher. Une religieuse « que rien ne presse, travaille lentement et travaille bien ». Les communautés peuvent donc fournir un excellent travail à des prix inférieurs de 25 % à celui des ouvrières [1]. Cette concurrence ne sera peut-être pas étrangère à l'anticléricalisme des femmes de la Commune.

Il est donc à peu près exclu qu'une ouvrière puisse vivre seule de son salaire. Elle se met en ménage, légal ou non. Une piqueuse de bottines, Victorine Brochon, dont nous retrouverons le témoignage à plusieurs reprises, décrit en ces termes la vie de la famille ouvrière. « J'ai vu de pauvres femmes travaillant douze et quatorze heures par jour pour un salaire dérisoire, ayant vieux parents et enfants qu'elles étaient obligées de délaisser, s'enfermer de longues heures dans des ateliers malsains, où ni l'air, ni la lumière, ni le soleil ne pénètrent jamais, car ils sont éclairés au gaz, dans des fabriques où elles sont entassées par troupeaux, pour gagner la modique somme de 2 francs par jour, et moins encore, les dimanches et fêtes ne gagnant rien. Le samedi soir, après leur journée accomplie, souvent elles passent la moitié des nuits pour réparer les vêtements de la famille; elles vont aussi porter au lavoir leur linge à couler pour aller le laver le dimanche matin [2]. »

Son mari, pour échapper au taudis où ils habitent, passe le temps qu'il a de libre au cabaret; il y dépense les trois quarts de sa paye. Parfois, il bat sa femme et elle s'efforce de protéger les enfants de ses coups. Il faut demander crédit au boulanger, au charbonnier, à l'épicier, engager ses hardes au Mont-de-Piété, cette banque du pauvre. Pour la femme, jamais de repos, puisqu'elle travaille au dehors et entretient la maison, pour l'homme, le cabaret. Cette description rejoint l'enquête de Villermé ou *le Peuple* de Michelet.

A quoi bon invoquer la morale traditionnelle dans cette misère : « Les mots honneur, vertu, foi, sonnent mal aux oreilles de ces déshéritées. Pour elles ce sont des phrases creuses et vides de sens [3]. »

1. *Ibidem*, p. 269.
2. Victorine B..., *Souvenirs d'une morte vivante*, pp. 62-63.
3. *Ibidem*.

La prostitution apparaît donc comme un moyen normal, et souvent indispensable, de compléter le salaire, ou d'y suppléer quand il manque totalement. En 1867, sur la proposition d'un ancien saint-simonien, Arlès-Dufour, l'Académie de Lyon propose le sujet suivant : *Les moyens d'élever le salaire des femmes à l'égal de celui des hommes, lorsqu'il y a égalité de travail, et d'ouvrir aux femmes de nouvelles carrières.* Une jeune fille, Julie Daubié, remporte le prix avec son étude sur *La femme pauvre au XIX*e *siècle.* Comme Jules Simon, elle met l'accent sur le caractère économique de la prostitution : « L'insuffisance du salaire de l'ouvrière urbaine, écrit-elle, la pousse parfois, même en temps de prospérité industrielle, à compléter son budget par la vente de son corps : cela s'appelle le cinquième quart de la journée. Pendant le chômage, cette espèce de droit au travail remplit la journée entière. Dans différentes villes, selon le témoignage des inspecteurs du bureau des mœurs, des femmes qui n'ont point perdu tout sentiment d'honnêteté sont poussées à l'ignominie par manque de moyens de subsistance... Généralement la misère des femmes est telle que parmi six mille inscrites à Paris, deux seulement avaient quelques ressources. On peut en citer une qui lutta trois jours contre les tortures de la faim avant de succomber [1]. »

De toute façon, le mariage légal et religieux n'est pas la règle de la famille ouvrière. Mais ces unions irrégulières ont souvent une longue durée, et témoignent d'une fidélité beaucoup plus grande que bien des mariages légitimes [2]. Ce « concubinage », qui indignera les chastes conseils de guerre et leur paraîtra une charge de plus à l'égard des Communardes, est un scandale aux yeux des bien-pensants. L'association catholique Saint-François-Régis s'emploie, vainement d'ailleurs, à faciliter le mariage des femmes. D'une façon générale, on se montre toujours beaucoup plus indulgent envers les courtisanes, qui ont réussi à se hausser jusqu'au demi-monde, qu'envers les pauvres filles de la rue Quincampoix et des faubourgs.

La morale de la classe ouvrière n'est donc pas celle qui

1. Daubié (Julie), *La femme pauvre au XIX*e *siècle*, t. II, p. 2.
2. Simon (Jules), *op. cit.*, p. 298.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

EDITH THOMAS

Les "Pétroleuses"

Pour résumer exactement l'essai qu'Edith Thomas consacre aujourd'hui aux femmes de la Commune, on ne saurait mieux faire que de se reporter à certains passages de sa brillante introduction : « Le terme de "pétroleuse", dit-elle notamment, fut inventé en 1871 pour dénommer les femmes qu'on accusait d'avoir incendié Paris. » Mais elle le conçoit dans un sens beaucoup plus large : il s'agira donc ici de toutes les femmes qui, de près ou de loin, ont été mêlées au mouvement révolutionnaire de 1871. « Je ne crois pas non plus, ajoute-t-elle, qu'un historien puisse parler de choses dont il n'a pas fait lui-même l'expérience, comprendre des faits qui lui sont totalement étrangers. Sans doute faut-il se méfier, en histoire, des analogies. Rien ne s'y répète jamais exactement. Mais ce qui me permet peut-être de comprendre les femmes de la Commune, c'est d'avoir participé dans la Résistance au Comité directeur de l'Union des Femmes Françaises, d'avoir rédigé leurs tracts, d'avoir préparé avec elles les manifestations des femmes contre le gouvernement de Vichy et l'occupant nazi. Les barricades de 1944 répondent aux barricades de 1871. Mais si l'historien a le droit d'être passionné et d'être, en tant qu'homme, en tant que femme, engagé dans son temps, cette passion ne doit en aucun cas l'autoriser à passer sous silence les documents gênants, ni lui masquer la vérité qui, comme Janus, a toujours deux visages. »

Cette vérité la chartiste qu'est Edith Thomas nous la livre avec une rare exigence intellectuelle, une générosité constante et le sens concret de l'histoire.

GALLIMARD

Louise Michel. Musée de Saint-Denis. Photo © Gallima

63-XII

Extrait de la publication